Document généré le 4 août 2025 06:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Une merveilleuse histoire d'amour

Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Stanké, 1977, 213 pp. 6.95 $

Gabrielle Poulin

Numéro 8, novembre 1977

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40490ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1977). Compte rendu de [Une merveilleuse histoire d'amour / Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Stanké, 1977, 213 pp. 6.95 $]. *Lettres québécoises*, (8), 5–9.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Une merveilleuse histoire d'amour

Ces enfants de ma vie
de Gabrielle Roy

Le train a filé longtemps longtemps longtemps à travers la plaine immense et monotone ; il a traversé des forêts obscures, ceinturé des lacs, côtoyé des gouffres, flâné dans les banlieues grises et laborieuses, ébranlant au passage les murs délabrés sur lesquels ont frémi les ombres mouvantes des désirs et des rêves. Un jour, comme certaine locomotive « de grande allure [. . .] abandonnée [. . .] au délire de la forêt vierge », il s'est, dirait-on, immobilisé au milieu d'un champ parmi le foin d'odeur et les herbes folles bruissantes d'insectes et de nids d'oiseaux. Dans un wagon, une fenêtre est restée ouverte par laquelle le pays tout entier, les lacs avec leur panache de canards et de poules d'eau, la route, la montagne et le firmament, peu à peu, sont entrés comme « un énorme bouquet des champs, léger pourtant tel un papillon, à peine se tenant ensemble dans sa grâce éparpillée . . . » (p. 211).

Les années ont passé. Le bouquet ne s'est jamais flétri, pas plus que la main vivante qui l'a saisi dans toute sa fraîcheur ce matin-là :

> *Je le mis contre ma joue. Il embaumait délicatement. Il disait le jeune été fragile, à peine est-il né qu'il commence à en mourir. (212.)*

Les pleurs des tout-petits, la pureté de leurs voix, la douce clarté mauve de leurs regards, leur fierté, leur crainte, leur émerveillement, le tumulte de la chair innocente au bord de laquelle, imperceptiblement, l'âme commence à frémir, voilà le

parfum qui s'échappe du recueil, entouré, comme la gerbe impérissable, « d'une souple lanière d'herbe », que la grande, — peut-être la plus grande, — romancière de chez nous nous offre aujourd'hui. Elle est là, oui, c'est elle sur cette banquette. Elle sourit, douce et nostalgique. Le temps a eu beau tournoyer autour d'elle et avoir posé sur son visage les lignes de ses va-et-vient comme un treillis, il s'est arrêté au bord des yeux qui sont restés ouverts sur le printemps comme sur un miroir.

Bien des ombres douloureuses sont sorties du miroir au cours des ans. Nous les avons croisées sur la route : Rosa-Anna, Florentine, Azarius, Emmanuel, Jean Lévesque, Alexandre Chenevert, Luzina . . . et ces rencontres ont souvent, pour plusieurs d'entre nous, été parmi les plus réelles, les plus troublantes et les plus décisives. Pour nous faire connaître *Ces enfants de* [*sa*] *vie*, Gabrielle Roy n'a eu qu'à garder les yeux ouverts sur le miroir toujours clair qui lui renvoie, comme un double abîme de tendresse et d'émotion, les images d'une jeunesse à jamais inséparable de la pupille du miroir.

Ceux qui jetteront un regard rapide sur le livre croiront être en présence d'un recueil de nouvelles. Un coup d'oeil sur la table des matières, où se trouvent consignés les six titres des différentes parties : « Vincento », « L'enfant de Noël », « L'alouette », « Demetrioff », « La maison gardée » et « De la truite dans l'eau glacée », confirmera sans doute leur première impression. Il suffit pourtant d'avancer un tant soit peu dans la lecture de *Ces enfants de ma vie* pour découvrir la beauté et la délicatesse du fil merveilleux qui traverse, en le suscitant, en l'illuminant et en l'animant, un univers presque magique, bâti sur le seuil du pays de l'enfance où seuls peuvent avoir libre accès ceux qui ont gardé intact le bouquet de leurs noces avec la vie.

En réalité, *Ces enfants de ma vie*, c'est un roman, l'un des romans d'amour les plus fascinants et les plus émouvants qu'il nous ait été donné de lire chez nous. Il raconte l'attente, la rencontre, les éblouissements, les craintes, les reculs de deux êtres jeunes, intacts, déjà irrémédiablement séparés par la distance infinie d'une sombre épée.

L'auteur sur le perron de la chapelle de la Petite poule d'eau, 1955.

Le pays est immense. C'est la vaste plaine ouverte à tous les vents « comme un gouffre ». *Elle*, non, elle ne se nomme pas, c'est tout simplement l'institutrice, confondue avec la toute petite maison d'école vers laquelle *lui*, l'enfant unique, vient des quatre coins de l'horizon. Elle est sa « maîtresse » : il doit quitter pour s'attacher à elle son père et sa mère, sa maison, ses jeux, son cheval . . . Elle est toute jeune, à peine est-elle sortie de l'adolescence. Pour vivre avec lui, elle a dû renoncer à ses amitiés, aux plaisirs de son âge, à son milieu de vie et accepter de vivre en exil. Il est désormais tout son univers. Tout le jour, elle vit penchée sur lui ; le soir, lasse, vidée, elle s'endort, seule, d'un sommeil lourd. Sans rêves. Elle l'attend tous les matins à sa fenêtre : il est sa raison de vivre . . .

Souvent j'étais prête avant l'heure, le tableau couvert de modèles et de problèmes à résoudre. Alors je m'assoyais et la hâte me prenait de voir arriver mes élèves. Je ne quittais pas des yeux la petite montée solitaire de la route où je les verrais apparaître un par un ou en groupes qui dessineraient une frise légère au bas du ciel. Chaque fois j'en étais émue. Je voyais pointer ces minuscules silhouettes dans l'ampleur de la plaine vide et je ressentais profondément la vulnérabilité, la fragilité de l'enfance en ce monde, et que c'est pourtant sur ces frêles épaules que nous faisons porter le poids de nos espoirs déçus et de nos éternels recommencements. [. . .]

Je pense que j'étais bouleversée aussi par ce fait que de tous les coins ils fussent en route vers moi, somme toute une étrangère pour eux. (95.)

Une étrangère ? Oui. C'est-à-dire, une exilée. Elle a été chassée du pays de l'enfance et a cherché refuge sur cette île, sorte de « no man's land » que le tumulte environnant menace constamment d'engloutir. Elle est en équilibre instable entre deux gouffres. Elle remplace la mère, mais elle doit étouffer en elle toutes les voix instinctives de la maternité : elle ne peut ni caresser, ni embrasser, ni bercer celui sur lequel on lui demande d'exercer des pouvoirs exclusivement spirituels. Parce qu'elle se fait obligatoirement distante, presque lointaine, elle révèle à l'enfant une figure jusqu'alors inconnue de la femme. Dès le premier jour, il sent que sa maîtresse est différente de sa mère : celle-ci se laisse posséder ; celle-là, qui semble inaccessible, il faut la conquérir. Inconsciemment, il commence à s'éloigner de la première. Il se met en marche vers la seconde comme vers une terre promise. Mais à elle qui, il n'y a pas si longtemps encore, pouvait « jouer à la mère », tous les jeux désormais sont interdits parce que l'enfant, lui, ne joue pas quand il vient à l'école : il a déjà commencé à vivre sa vie d'homme. Elle doit s'échapper à toute heure des pièges qu'il est étonnamment habile à lui tendre. Non, elle ne peut être l'amante. L'île sur laquelle elle s'est retirée pour accueillir l'enfant sera engloutie aussi brusquement qu'elle est apparue emportant avec elle celle qui ne pouvait être pour lui ni une mère, ni une épouse. Une figure seulement, une « promesse qui ne [saurait] être tenue ». Quelqu'un dont on oublie le nom, les traits, la couleur des yeux et jusqu'au sourire. Quand, un jour, il écrira sa première lettre d'amour ou son premier billet doux, le jeune homme ne sentira même plus sur sa main cette pression à la fois ferme et délicate qui l'emprisonnait pour qu'elle trace les signes de sa propre libération :

Pour me faire pardonner, je ne trouvai mieux que de placer ma main au-dessus de la sienne qui reposait sur la tablette de son pupitre. Elle en couvrit à peine la moitié. Il s'en aperçut en mesurant distraitement nos mains du regard et malgré son agitation intérieure en fut sans doute touché, car il observa avec une bizarre gentillesse bourrue : « Hé, que vous avez la main petite, mamzelle », et tira aussitôt la sienne pour la mettre à l'abri sous sa tablette . . . (146.)

Elle, au contraire, ne pourra rien oublier de ce qui fut son premier amour. C'est l'histoire de cet amour irrésistible et déchirant que la petite institutrice d'autrefois, par la voix de la romancière, raconte à travers ce qui semble un recueil de souvenirs, comme si de l'album où elle conserve les photos de ses petits écoliers, elle avait isolé et agrandi quelques figures pour leur donner, grâce à la magie de sa plume, une sorte de survie inespérée.

Certes, on peut lire chacune des parties de l'ouvrage séparément comme s'il s'agissait de nouvelles, mais pour découvrir la discrète et si merveilleuse unité du récit et ressentir toute la puissance de suggestion et d'évocation de la dernière partie, celle qui s'intitule « De la truite dans l'eau glacée », il faut avoir parcouru toutes les étapes, être passé avec la jeune institutrice de l'univers réel à l'univers rêvé, de l'austérité d'une tâche ingrate à l'évasion dans le monde de l'imaginaire où sont abolies enfin les distances et les contraintes. Dans ce monde transfiguré par l'art, le désir peut apparaître au grand jour dans toute sa pureté.

En haut, Gabrielle Roy avec sa classe à la *Petite poule d'eau*. En bas, à gauche, à 22 ans, à l'Académie Provencher et à droite, à Prats-de-Mollo en 1939, à la frontière franco-catalane, avec des petits refugiés catalans.

Des enfants de sa vie

Gabrielle Roy après avoir reçu un doctorat à Laval il y a quelques années.

La jeune institutrice n'a qu'un pas à faire pour retourner sur le seuil de l'adolescence où se trouve Médéric. Qu'ensemble ils réussissent à s'éloigner un moment des murs de cette école du réel, de ce village où veille la bonne conscience soupçonneuse, et le rêve initiatique et libérant, comme jadis celui du *Grand Meaulnes*, pourra prendre forme. Mais il fallait que « l'école » existe, que l'un après l'autre, Vincento, Clair, Nil, Demetrioff et André permettent à la jeune institutrice de se préparer pour le jour où le rêve passionné, piaffant et caracolant, surgirait de l'horizon. De chacun de ces petits, la narratrice n'a retenu qu'un aspect. Vincento était violent dans ses colères et dans son amour :

> *Il me conduisit de force à mon pupitre, en choisit un pour lui au plus près, s'y assit, les coudes sur la tablette le visage entre ses mains. Et, faute de savoir me dire son sentiment, il s'abîma, comme on dit, à me manger des yeux.*
>
> *Pourtant . . . ensuite . . . passée cette journée de violence . . . je ne me rappelle plus grand-chose de mon petit Vincento . . . tout le reste fondu sans doute en une égale douceur. (16.)*

Mais la fougue de Vincento, comme un coup de vent fiévreux, annonce l'irruption du cavalier libérateur, la grande chevauchée de l'imaginaire et les tumultes des désirs assumés et purifiés par la nature et le romantisme, jamais désuet quand il se confond avec la vision de l'univers de l'adolescent. Vincento, c'est déjà une première apparition de Médéric, le signe avant-coureur d'une époque de la vie qui ne garde de l'enfance que les excès.

Quant à petit Clair, à la douceur si séduisante, pour rejoindre « sa maîtresse » et lui apporter le présent qu'il avait désespéré de pouvoir lui offrir, il a bravé la pire tourmente de l'hiver :

> *Dans cette tourmente, fait curieux, rien de familier ne subsistait à nos yeux que les poteaux de téléphone qui en émergeaient par instants, haut marcheurs efflanqués qui, en butte aux rafales, ne perdaient quand même pas de terrain. (33.)*

Quand petit Clair repart, on lui recommande de suivre les poteaux et lorsqu'il s'envola dans la tempête, « cabri bondissant à travers la neige affolée », la narratrice dit qu'elle crut l'entendre chantonner : « Au revoir . . . Au revoir . . . » Médéric s'est-il souvenu de ce souhait de Clair quand il est venu chercher la petite institutrice dans sa berline romantique et n'a-t-il pas bien retenu le conseil prodigué ce jour-là à l'enfant :

> *Médéric tout raidi, n'était plus qu'attention à distinguer, parmi les folles silhouettes qu'inventaient le vent et la neige, les humbles poteaux de la ligne téléphonique qui allaient désormais être nos seuls guides. (178.)*

Pourtant la berline va quitter la route tandis que le désir, follement, prend le visage attirant et pur de la mort :

> *Je nous imaginais, Médéric et moi, tels qu'on nous retrouverait la tourmente passée, deux pures statues, les cheveux et les cils poudrés de frimas, intacts et beaux. Tout juste aurions-nous peut-être incliné la tête l'un vers l'autre. (181.)*

Dans cet inventaire très incomplet des indices qui préparent le grand rêve romantique de la dernière partie, il faudrait parler de la voix de Nil, capable de se fondre dans une autre et de s'élever dans un « chant étrangement beau qui était celui de la vie vécue et de la vie du rêve ». Il faudrait interroger la passion du plus petit des Demetrioff pour les signes

mystérieux que sont les lettres. À Médéric, elles ne seront jamais que les signes d'une réalité plus attachante, celle des truites qui se laissent caresser dans l'eau glacée, elles-mêmes plus émouvantes encore que le poisson emprisonné sur la pierre, et celle d'un cheval capable de ses yeux myopes de contempler les lointains comme un infini. Il faudrait également rapprocher, comme d'un repoussoir, « la maison bien gardée » par deux petits garçons, de cette maison prétentieuse où le père (l'adulte), comme un ogre menace de dévorer l'enfance.

Fuir, se perdre dans la tempête, ne pas rentrer au village où, à l'abri des fenêtres, se tapit la malveillance. Institutrice et élève, faire l'école buissonnière du rêve qui seul peut abolir le temps et l'espace qui les séparent comme un gouffre et les unir, maîtresse et amant, à travers de purs et vivants symboles.

Il faut lire et relire *Ces enfants de ma vie*. C'est un des plus beaux dons qu'ait faits à la littérature et à la vie l'auteur de *Bonheur d'occasion*. Avec une simplicité et un naturel qui transparaissent à chaque page, à chaque ligne, autant dans l'écriture limpide comme l'eau claire des montagnes, instinctive et pure comme la caresse d'une main qui donne sans rien retenir pour soi, que dans la description de la quotidienneté d'une vie obscure qui, par le moindre interstice, file irrésistiblement vers l'espace immense et vers la lumière, Gabrielle Roy a fait passer dans ce roman les frémissements d'une jeunesse radieuse, dont le rêve ne s'appelle ni brouillard ni confusion. Une longue pratique de l'écriture, une attention fervente et amoureuse à toutes les voix intérieures informent ce rêve et lui donnent l'harmonie, la splendeur et l'immortalité d'une oeuvre d'art.

Gabrielle Poulin

Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*. Montréal, Stanké, 1977, 213 pp. $6.95.

Problèmes de droit d'auteur en éducation

Collection Études juridiques

Christian Vincke
avec la collaboration de Pierre A. Côté et de Victor Nabhan

©

Cette étude a été réalisée à la demande du ministère de l'Éducation du Québec, sous les auspices du Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal. Elle fait le point sur l'état actuel du droit canadien en matière de propriété intellectuelle appliquée au domaine de l'éducation.

1977. 247 p., 21 cm
EOQ 2982, broché $ 5.00

Commandes postales

Éditeur officiel du Québec
1283, boul. Charest ouest
Québec
G1N 2C9

Toute commande à l'Éditeur officiel du Québec est payable d'avance par chèque ou mandat-poste à l'ordre du ministre des Finances.